

# IO

n°79

## Festival Les Transversales

#79 / Blanaru – Rosenblatt – Boussouf – Ali – Julien – Ito – Lacornerie  
Hammana Artist House, Beyrouth – Festival En Acte(s)





# PULP

## FESTIVAL



LA BANDE DESSINÉE  
AU CROISEMENT DES ARTS

6/7/8 AVRIL 2018

EXPOS  
JUSQU'AU  
21 AVRIL

### EXPOSITIONS

- Philippe Druillet**  
La Nuit transfigurée
- David Prudhomme**  
Sumos
- Florence Cestac**  
Le Big Nose Art
- Beirut Strip Extended**  
Une bande dessinée libanaise
- BD Cul**  
Derrière la porte ouverte

### SPECTACLES

- Trois Ombres**  
Bertrand Belin,  
Cyril Pedrosa,  
Loo Hui Phang,  
Mikaël Serre
- Zaï Zaï Zaï Zaï**  
D'après Fabcaro  
Théâtre de l'Argument
- Macbeth**  
The Paper Cinema
- Le Dessinathlon**  
Maison Fumetti /  
Loïc Sécheresse

Cinéma, librairie, dédicaces, rencontres,  
conférences, performances, ateliers...

LA FERME DU BUISSON SCÈNE NATIONALE DE MARNE-LA-VALLÉE

LAFERMEDUBUISSON.COM

RER A NOISIEL

## ÉDITO

### IL Y A UN BEL ÉTÉ QUI NE CRAINT PAS L'AUTOMNE

« Dans ce bassin où jouent des enfants aux yeux noirs / Il y a trois continents et des siècles d'histoire / Des prophètes des dieux, le Messie en personne / Il y a l'odeur du sang qui flotte sur ses rives / Et des pays meurtris comme autant de plaies vives / Des îles barbelées, des murs qui emprisonnent / Il y a un bel été qui ne craint pas l'automne / En Méditerranée. »  
(Georges Moustaki)

Traverser ou être traversé, la question reste entière. Elle n'est d'ailleurs pas excluante et les réponses s'envisagent dans des sens multiples voire inverses selon les humeurs, les saisons et l'endroit d'où l'on écrit. Il faudra au minimum traverser le périphérique pour se rendre à Vitry-sur-Seine et vivre ensemble un bout du voyage concocté par le théâtre Jean-Vilar. Ceux qui nous y attendent ont en commun un voisinage géographique, politique et poétique avec la Méditerranée ; morceau d'identité plurielle, elle génère des peuples, des artistes et des histoires baignés de contrastes et nourris de leurs diversités. Les ordres monastiques contemplatifs affirment qu'il est finalement plus transcendant et plus difficile de se laisser aimer plutôt que d'aimer. Voilà donc l'enjeu de taille que nous propose d'explorer cette nouvelle édition : se laisser traverser par les mots et les images de ceux pour qui la traversée a changé intrinsèquement leur rapport au monde contemporain.

La rédaction

## SOMMAIRE

### FOCUS PAGES 4-5

**Meytal Blanaru** : We were the future  
**Noémie Rosenblatt** : J'appelle mes frères

### REGARDS PAGES 6-7

**Fouad Boussouf** : Nass (Les gens)  
**Waël Ali** : Titre provisoire  
**Henri-Jules Julien** : De la justice des poissons

### CRÉATIONS PAGE 8

**Kaori Ito** : Robot, l'amour éternel  
**Jean Lacornerie** : Calamity / Billy

### LA QUESTION PAGE 10

**Fouad Bosouf**

### REPORTAGES PAGE 11

Hammana Artist House, Beyrouth  
Festival En Acte(s) au TNP

Numéro spécial **Les Transversales (Théâtre Jean Vilar de Vitry-sur-Seine)**  
3<sup>e</sup> édition du festival du 3 au 14 avril 2018

## WE WERE THE FUTURE

CONCEPTION MEYTAL BLANARU / 6 AVRIL (vu aux Briggittines à Bruxelles en mars 2018)

« Voyageant à travers les "zones grises" de la mémoire, cette zone crépusculaire entre ce qui est de l'ordre de l'imaginé et ce qui est rappelé à la conscience, Meytal Blanaru interroge son passé de petite fille née et grandie dans un kibboutz. »

### POUR UN INSTANT D'ÉTERNITÉ

— par Jean-Christophe Brianchon —

Sur un plateau nu, gorgé de la lumière crue du présent qui empêche, trois performeurs accueillent leur public. Une ligne de basse, alors, entame le temps et ouvre une faille : celle de la remémoration, que seule l'exigence de ceux qui s'y frottent pourrait faire devenir réelle, pour un instant encore.

Et qu'il est difficile d'avoir le courage de se souvenir ! C'est exactement ce que semblent nous dire Ido Batash, Gabriela Ceceña et la chorégraphe Meytal Blanaru avec cette pièce chorégraphique. Difficile, ou bien plutôt exigeant, puisque ceux qui s'y astreignent auront peut-être le bonheur de contredire la science, elle qui fait comme de nous dire à longueur de temps que nous ne serions qu'une « collection de moments fugaces », ainsi que nous le rappelle la chorégraphe dans sa note d'intention. Cette exigence transpire d'ailleurs de chaque instant de ce court moment. Des corps, toujours tendus, se dévoilent comme les cassures du temps passé à creuser le sillon utile de la remémoration, alors que les jambes se traînent

et que les chevilles avancent doucement, brisées qu'elles furent à force d'essayer de retrouver les traces d'instants révolus. Mais que cherchent-elles, ces jambes ? Sur quelles routes veulent-elles continuer à marcher ? Tous les chemins du souvenir sont recherchés, mais un seul semble obtenir la grâce de ces artistes : celui qui parviendra à reproduire fidèlement le temps, et à se dégarer de ce que le présent a pu le transformer. Le défaire de sa beauté et de ses affres.



Une quête sans pitié

Ainsi, les performeurs se font peintres, et n'auront de cesse, toute cette heure durant, de chercher à décorer la toile blanche du plateau des couleurs de l'enfance et de « cette île appelée kibboutz, au milieu d'un océan terre », où Meytal Blanaru a grandi. Au-delà des corps, claudiquant et cassés, les habits qui les couvrent respirent également cette exigence. À vouloir chercher le temps, il a fallu passer au travers des forêts du souvenir,

qui tachent et agrippent. Alors, les chemises sont sales et les pantalons usés. En bermuda, la chorégraphe bataille. C'est que la quête qu'ils mènent ensemble est sans pitié, et qu'elle pourrait tuer ceux qui ratent ou refusent d'admettre la perte. Face à cette violence sourde, alors, à quoi se raccrocher ? Au bruit. Au bruit du temps que joue Benjamin Sauzereau en bord de scène et auquel les âmes oubliées feraient bien d'accorder plus d'attention. Ce bruit, comme un fil tendu, ne se brise pour ainsi dire jamais, sauf en cas de chute. À cet instant, il s'arrête et laisse le temps à ceux qui l'aiment de reprendre leurs esprits pour remonter en scelle. Tels des alpinistes, ils pourront se remettre sur leurs deux jambes, enfile à nouveau le harnais qui les protège de la chute dans le néant du présent, et se raccrocher à la corde rouge qu'est cette ligne de basse, symbole de ce qui n'est plus. Jamais arrivés, toujours tendus vers leur but, les athlètes pourront reprendre leur lutte, le regard braqué sur les rives de l'hier, au milieu de cette petite rivière, aussi brûlante qu'un affluent du Styx, et aussi douce que l'air qu'on respire au sommet du paradis terrestre.

## FOCUS —

### J'APPELLE MES FRÈRES

MISE EN SCÈNE NOÉMIE ROSENBLATT / 13 AVRIL

« "J'appelle mes frères", c'est un cri poussé par Jonas Hassen Khemiri. Après les attentats de Stockholm, l'auteur suédois publie une tribune dans un grand quotidien. Puis transforme cette dernière en texte de théâtre. »

### L'APPEL AUX (L)ARMES

— par Audrey Santacroce —

Une voiture a explosé à Stockholm. Amor a la vingtaine, des doutes existentiels, un amour non réciproque et un meilleur ami obsédé par sa nouvelle paternité. Il n'y a aucun lien entre l'attentat à la voiture piégée et le jeune homme. Et pourtant. Durant les vingt-quatre heures suivant l'explosion, Amor va se retrouver pris dans une spirale d'angoisse et de suspicion.

« J'appelle mes frères » est une réponse de l'auteur suédois Jonas Hassen Khemiri, considéré en Suède comme l'un des écrivains les plus importants de sa génération, aux débats qui agitent régulièrement la population depuis le début de la vague d'attentats à laquelle le monde est confronté. Écrit à la suite d'un attentat à Stockholm en 2010, puis publié sous forme de roman en 2012, avant de devenir une pièce de théâtre l'année suivante. La metteuse en scène Noémie Rosenblatt a donc choisi de s'emparer de ce texte afin d'amener le débat sur la scène théâtrale. La grande force du texte, c'est de faire un pas de côté

par rapport à ce qu'on pouvait en attendre. De l'acte terroriste en lui-même, il sera finalement peu question. Ce dont on parle, en revanche, c'est la méfiance des uns envers d'autres, la création d'un « eux » mal défini mais qui fait peur face à un « nous » soupçonneux.



Réécrire le théâtre au cœur de la cité

Mais la peur est aussi et avant tout du côté d'Amor. Lui qui est suédois se retrouve violemment ramené à la question de ses origines maghrébines par les regards méfiants dans la rue, qu'ils soient imaginaires ou bien réels. Le choix est tragique, car Amor hésite entre céder à la peur et gommer ce qui fait qu'il est lui, se fondre dans la masse, ne pas faire de vague, ça va passer, et faire acte de résistance en restant celui qu'il est, en refusant de se justifier. « J'appelle mes frères » appuie précisément là où ça fait mal en nous mettant face à nos responsabilités de citoyens. C'est ainsi que la volonté de la metteuse en scène Noémie Rosenblatt d'inclure un

chœur constitué d'anonymes choisis dans chaque ville où passe le spectacle a du sens. C'est en réinscrivant le théâtre au cœur de la cité (ce mot étant ici utilisé au sens antique du terme) que chacun peut se sentir enfin concerné. Ce chœur anonyme évoque aussi bien les tragiques grecs que les mouvements de foule actuels qui s'élèvent contre les droits de ces fameux « autres » à exister autant que tout le monde. Slimane Yefsah, lui, porte brillamment la pièce de bout en bout. Alternant les chants, appels à la révolte tranquille de ceux qui en ont assez de se faire emmerder quotidiennement car ils ont l'outrecuidance d'exister, et les quasi-monologues face au public, il est de toutes les scènes et parvient à faire rire et réfléchir le public en même temps. Malgré une formation classique (Cours Florent puis CNSAD) qui laissait craindre sur le papier un acteur trop policé, c'est un peu votre pote qui vanne en soirée, rendant le propos encore plus percutant, culminant dans une fin coup de poing qu'on se gardera bien de révéler.



« Paysage de nos larmes » du collectif Kahraba, le 10 avril © Eric Deniaud

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.



## NASS (LES GENS)

CHORÉGRAPHIE FOUAD BOUSSOUF / 8 AVRIL

« Pièce tribale aux origines lointaines, "Nass (les gens)" puise son inspiration en Afrique, au plus près du Sahara, dans la tradition Gnawa. C'est aussi la revendication de l'aspect folklorique et urbain de la danse hip hop. »

L'ATLAS LEIBNIZIEN DE FOUAD BOUSSOUF

— par Ludmilla Malinovsky —

Dans l'unité limitée d'une scène close, les danseurs présentent des rapports infiniment ouverts, relie des gestes sacrés immémoriaux aux déhanchements profanes les plus actuels. La scène devient cette station, cet état passager où l'unité enveloppe un monde. Pas de grande complexité fonctionnelle, mais un mouvement sans aucune cesse. Des piétinements, des battements de bras, des roulements de tête, des forces expansives de direction et de distribution qui changent le corps des danseurs en grand tambour, en percussion vivante. Nâss prend le patrimoine mystique des danses collectives de l'Atlas marocain, festives, guerrières ou rituelles, pour ce qu'il est, un mode immanent de vitalité et d'animation ; transhistorique, transculturel. Les gestes glissent, hallucinatoires, d'une capoeira à un jeté de poids. Rien n'est sûr. La grâce hellénique d'une olympiade cède à un élanement gnoua, cède à une ronde folklorique ou circassienne. C'est l'ignorance de l'histoire, celle qui agrandit et recule, les rites mystérieux, dans le plus lointain des âges. Le merveilleux les prend tous, lutteurs, amants, ravers, break-dancers, prieurs. Dans leurs gestes on trouve une même demande, une curiosité pour le corps, ses palpitations et ses sueurs. Une même chair, que les

tribus religieuses les plus archaïques ont explorée pour en faire sauter les verrous et les bâcles, trouvant dans le corps une paradoxale échappée. Il y a une véritable révolution sensuelle dans ces anciennes chorégraphies collectives. Les cartésiens ont fait de Dieu une question métaphysique, une vue de l'esprit, quand les cultures et les religions primitives l'ont fait habiter le corps, faisant apparaître cet infini comme une éclipse, très précisément dans le dessaisissement de l'esprit, dans le corps ravi. Nâss donne l'envie de connaître l'enivrement du soufi. Les musiques répétitives, douloureuses presque, laissent la frustration de ne pas pouvoir rejoindre les danseurs et tenter avec eux la transe, découvrir le corps comme un espace de délivrance. Danser pour faire silence. Puis les têtes des danseurs disparaissent derrière des tee-shirts : ne voir que ces torsos, ces troncs et ces jambes, seuls lieux de la grâce. Même si la place du visage dans la danse serait une question fascinante, il faut voir ces corps s'enlancer, s'allonger en une étrange chaîne noueuse, comme un vieux pied de vigne, des corps comme des paysages qui vous jettent des ponts entre les gens.

## TITRE PROVISOIRE

CONCEPTION WAËL ALI / 4 AVRIL

« La guerre en Syrie fait écho aujourd'hui à d'autres guerres, des guerres passées. Le mouvement migratoire dont nous sommes témoins semble être la suite d'un autre, un perpétuel enchaînement de fuites, d'exodes, face à la violence. »

COLLECTE D'EMPREINTES

— par Mariane de Douhet —

« Titre provisoire » : ainsi nommé, le spectacle annonce d'emblée le mouvement qu'il explore, celui de l'horizon transitoire des êtres en exil, état flottant entre des territoires et des sentiments – et parmi d'autres, remémoration bienheureuse de l'origine et douleur de l'avoir perdue. La voix enregistrée sur cassette d'un oncle libanais ayant fui la guerre civile de 1976 et émigré en Suède constitue le point de départ du spectacle et de la rencontre entre l'actrice et auteure libanaise Chrystèle Khodr – dont la voix est celle de son oncle – et le metteur en scène syrien Waël Ali. C'est pourtant cette idée de « début » – et la linéarité qui l'accompagne – que le spectacle nous invite à abandonner,

tant les récits d'exil, tissés autour de traces et d'éléments manquants, semblent des invitations à prendre les choses en route. L'exil, à travers la voix de cet oncle, semble être cet apprentissage de la perte. Mais pas seulement : le plus dur, lorsqu'on migre, « ce sont les affaires qui s'éparpillent », affirme Khodr, avec un humour d'autant plus élégant qu'il précède à des récits tragiques, et inlassablement répétés par l'Histoire. L'arrachement n'est jamais aussi perceptible que lorsqu'il est exprimé à travers des détails concrets : des aliments familiers qui manquent, des flash infos, un couteau à fromage qui évoque l'âme d'un grand-père. Sur scène, des bandes de papier suspendues

accueillent les images projetées des protagonistes ; le mouvement de ces rubans émaille celles-ci de failles, rappelant celles de la mémoire : peut-être les histoires ne sont-elles racontées que lorsqu'elles sont manquantes, et que l'on cherche, précisément par leur récit, à en combler les lacunes ? La langue arabe, opaque, sonne alors comme un élément constitutif de cette énigme qu'est le passé de nos aïeux, des chemins qui furent les leurs – sentiment de mystère auquel participe l'admirable travail sonore, évoquant des pas qui avancent, un suspense imminent, apportant une tension dramatique au spectacle. Il y a quelque chose du dogme dans la mise en scène, pla-

teau nu, mise en abyme du propos – les protagonistes commentent leur propre démarche – notamment dans un prologue à travers lequel le metteur en scène souligne la difficulté voire l'impossibilité de commencer une histoire. Mieux vaut commencer par un simple bonsoir, philosophe-t-il. À travers cette délicate adresse – en français – au spectateur, on éprouve une immédiate sympathie, provoquée tant par la sincérité avec laquelle sont exposés ses doutes que, par la suite, par la manifeste complicité qui lie les quatre protagonistes d'origine syrienne et libanaise du spectacle.

## DE LA JUSTICE DES POISSONS

CONCEPTION HENRI-JULES JULIEN / 7 AVRIL

« Un mot pour un autre, un pronom qui change dans une phrase, et le point de vue peut être différent, le sens totalement inversé. "De la justice des poissons", c'est la même histoire, celle des villes refuges de l'Ancien Testament, donnée à entendre à trois reprises, pour trois regards différents. »

SUR MES YEUX ET DANS NOS OREILLES

— par Daphné Liégeois —

À l'heure de la disparition agressive du journalisme de fond et de l'avancée d'une déresponsabilisation collective au profit d'un nombrilisme occidental bien ancré, les artistes tentent parfois de se substituer à la petite voix qui voudrait nous « faire réfléchir ». Posant la question du « nous » face à « eux », Henri Jules Julien s'attache à la mission, à travers la comédienne Nanda Mohammad, accompagnée de la contrebasse angoissée de David Chiesa, de « dialoguer, avec le public, avec une idée ». Comme en situation de conférence, la comédienne lit une première fois un texte biblique portant sur le principe de justice au temps de la loi du Tallion, du principe de ville refuge, un lieu où une personne coupable de meurtre involontaire pouvait se réfugier. Le lien est immédiatement et explicitement fait entre la ville refuge biblique et nos villes occidentales, peuplées de millions de meurtriers par inadvertance qui sont bien à l'abri des représailles à l'intérieur de leurs frontières protégées. Le ton est coupable, la voix haute, la formulation à la première personne : il s'agit de « nous », spectateurs. Vient ensuite une seconde lecture.

Nous entendons parler de « nous » à la troisième personne. C'est donc l'une d'entre « eux », qui ne sont pas de notre côté de la frontière, qui nous parle, la voix aggravée, mais toujours très confrencière. Pour clore ce cycle de relectures, la langue maternelle de l'actrice s'élève, non surtitrée. L'impression laissée est celle d'une rencontre théâtrale qui n'a pas vraiment lieu, où la responsabilité et l'accusation s'aperçoivent mais ne se confrontent pas. Il est difficile de ne pas sentir une grande volonté d'être compris et d'éviter tout malentendu idéologique : chaque nouvelle lecture est annoncée et expliquée. Règne une sensation de négation de l'interprétation, qui semble échapper à l'actrice plus qu'être consciemment mise en scène ; car ce qu'on vient chercher au théâtre n'est pas l'absolu de l'idée à débattre, mais bien l'incarnation faite chair et interprétée d'une idée qui préexiste et précède la prise de parole. Vouloir mêler les deux dans un même espace-temps est une initiative louable, mais à laquelle la théâtralité résiste toujours.

# REGARDS



## CRÉATIONS

## ROBOT, L'AMOUR ÉTERNEL

CHORÉGRAPHIE KAORI ITO / MAISON DES ARTS DE CRÉTEIL

ENTRE LES ROUAGES DE LA MACHINE, LA VIE

— par Julien Avril —

« Robot, l'amour éternel » est le dernier volet de la trilogie de l'intime de Kaori Ito. Après avoir partagé la scène avec son père, Hiroshi Ito, dans « Je danse parce que je me méfie des mots » puis avec son compagnon, le comédien et circassien Théo Touvet, dans « Embrasse-moi », c'est seule que la danseuse et chorégraphe japonaise se présente à nous pour raconter en parole et en mouvement les liens qui se tissent entre la vie et la mort dans nos modes de vie moderne. Une figure centrale pour l'aborder, celle du robot, la chose mécanique animée mais à qui il manque encore l'âme et la conscience. Comme on sort d'une chrysalide, ou comme l'emballage plastique d'un nouveau produit, elle déchire l'enveloppe du plateau, carré blanc, laisse apparaître un membre et tâtonne pour sortir petit à petit d'un trou et se tenir debout. Elle décompose ses mouvements à la manière des cyborgs, une articulation après l'autre, les répétant en y ajoutant chaque fois un nouveau geste, jusqu'à ce que, achevée, la séquence trouve enfin son sens. Sa façon d'imiter le mouvement robotique est magistrale et avec elle sa manière d'évoquer le fonctionnement des algorithmes de l'IA qui apprend d'expérience en expérience. Pourtant, ce n'est pas tant la question de l'intelligence artificielle qui se pose ici, de l'autonomie que prennent peu à peu les machines autour de nous, mais plutôt celle de la mécanisation de notre humanité,

la façon dont notre vie perd de sa substance par la planification et la répétition des gestes et des situations. Nos actions sont organisées par des applications qui les rentabilisent, et il devient de plus en plus difficile d'interagir avec l'autre durablement. Cette mécanisation, Kaori Ito en témoigne en faisant part de son quotidien d'artiste : les répétitions, les tournées prévues parfois des années à l'avance... Tandis que son journal intime est récité par la commande vocale de son téléphone, elle continue à se mouvoir, à chercher parfois ce qui peut la contenir, dans quoi elle peut s'inscrire, en utilisant des moulages de parties de son corps : un coude, une hanche, la moitié de son visage... Ce multiple décalage du récit parfois très personnel avec la voix artificielle et du corps en contact avec ces morceaux de carapace fait naître en nous une foule de sentiments contradictoires, du rire au vertige de l'abîme. C'est ce vide justement que l'artiste semble appeler de ses vœux en jouant avec ces trous au sol. Un vide, non rempli par un planning, et qui laisse l'espace nécessaire à la génération, fil mélancolique tendu entre la vie et la mort, cordon ombilical ou câble USB, remède à la solitude qui glisse sur les genoux de la danseuse tandis que la voix de Rosemary Standley réinvente Purcell. « Robot, l'amour éternel » est la célébration d'une naissance, une naissance sous forme de libération : quitter le programme pour laisser la place à ce qui nous dépasse et qui vient après nous.

## CALAMITY / BILLY

MISE EN SCÈNE JEAN LACORNERIE / THÉÂTRE DE LA CROIX ROUSSE (LYON)

FAR WEST EN DEMI-TEINTE

— par Marie Sorbier —

La nouvelle création de Jean Larcornierie est autant réussie que ratée et c'est en soi un fait remarquable. Car si le texte et la mise en scène se révèlent pauvres et sans relief, la composition musicale et l'univers visuel sont eux tout à fait fascinants. En résulte un spectacle assez difficile d'accès où l'attention ne cesse de se diffracter aux quatre coins du plateau, l'intellect perdu mais les sens nourris. La première question qui taraude est bien celle de l'intérêt de porter à la scène ces deux morceaux de textes, qui, même si on y décèle des moments de poésie, ont bien du mal à parvenir jusqu'à la salle. Une première partie sur les lettres apocryphes de Calamity Jane à sa fille puis un second volet composé de bribes de vie de Billy the Kid peinent l'un comme l'autre à rendre sensibles nos cœurs à leur sort. On garde une ambiance, un far west fantasmé où la violence sculpte les paysages et

les âmes qui les arpentent. Et c'est justement la projection imposante de la main qui en quelques traits vifs donne vie et chair à cet univers (l'indispensable Stephan Zimmerli aux commandes) qui attire irrésistiblement les regards plus vraiment disponibles pour suivre les allées et venues un peu flottantes des deux protagonistes (Claron McFadden et Bertrand Belin, dont les prestations vocales sont impeccables). On se souvient avec émotion de cette boucle musicale composée par Gavin Bryars avec la voix de ce sans-abri chantant indéfiniment « Jesus' Blood Never Failed Me Yet » ; et on se dit alors qu'entendre la musique de ce compositeur mythique exécutée par l'ensemble des Percussions Claviers de Lyon suffit pour se décider à gravir la pente de la Croix-Rousse.

## PLUS DE TRANSVERSALES

## ALERTES

CONCEPTION MARION AUBERT ET KHEIREDDINE LARDJAM

« Ça veut dire quoi, avoir 20 ans aujourd'hui en France ? À Oran ou à Vitry-sur-Seine ? Et lorsqu'on ne partage pas les mêmes convictions ? Et lorsqu'on ne vit pas dans les mêmes conditions ? Et c'est quoi l'espoir ? Y'a-t-il un espoir ! ? Que pouvons-nous construire ensemble aujourd'hui ? »

Le 3 avril

## PAYSAGE DE NOS LARMES

MISE EN SCÈNE ERIC DENIAUD

« Dans un décor mouvant de rouleaux d'encre empruntés à la tradition asiatique, le collectif Kahraba mêle danse et marionnettes, musique et théâtre d'ombre. Une poésie de l'image et des mots pour conter la destinée de Job, désormais riche de sa révolte et de son insoumission. »

Le 10 avril

## GÉOLOGIE D'UNE FABLE

CONCEPTION AURÉLIEN ZOUKI ET ÉRIC DENIAUD

« Le collectif franco-libanais Kahraba utilise l'argile comme élément central de cette création. Géologie d'une fable mêle conte, danse et manipulation de matière et de son. »

Le 11 avril

## LOVE AND REVENGE

RANDA MIRZA (LA MIRZA) ET WAEL KOUDAIH (RAYESS BEK)

« Une soirée musicale hybride, entre musiques traditionnelles et électro, pour clore la troisième édition des Transversales. »

Le 14 avril

## CENTAURES, QUAND NOUS ÉTIIONS ENFANTS

FABRICE MELQUIOT / CAMILLE&MANOLO  
THÉÂTRE & ART ÉQUESTRE DÈS 7 ANS

## SWEET DREAMZ

BRICO JARDIN / ROBERT SANDOZ  
THÉÂTRE & MUSIQUE DÈS 8 ANSAM  
STRAM  
GRAM  
THÉÂTRE  
ENFANCE  
JEUNESSE

## LES SÉPARABLES

FABRICE MELQUIOT /  
DOMINIQUE CATTON & CHRISTIANE SUTER  
THÉÂTRE DÈS 9 ANSTROIS MINUTES DE  
TEMPS ADDITIONNELSYLVAIN LEVEY / ÉRIC DEVANTHÉRY  
THÉÂTRE DÈS 8 ANSCRÉATIONS 2017/2018  
SPECTACLES EN TOURNÉE 2018/2019

DIRECTION FABRICE MELQUIOT

THÉÂTRE AM STRAM GRAM / GENÈVE, SUISSE

+41 (0)22 735 79 24 / WWW.AMSTRAMGRAM.CH

Production Théâtre Am Stram Gram - Genève. Le Théâtre Am Stram Gram est subventionné par la Ville de Genève.

EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSI GÉNÉ-



# LA QUESTION

QUAND EST-CE QU'ON ARRIVE ?  
— par Fouad Boussouf —

« C'est la question que je me posais quand nous étions en partance pour la France. J'avais 7 ans ! Je n'osais pas demander à mon père, car je ne voulais pas le déconcentrer, je sentais le voyage long et difficile... J'étais heureux, avec mes parents, entre ma grande sœur et mon petit frère, une toute première aventure familiale depuis ma naissance... Je n'arrivais pas à imaginer ce qui nous attendait là-bas, et j'en ai entendu des histoires sur la France... alors je retournais à mes souvenirs marocains, les figuiers qui nous servaient tour à tour de manège, de cachettes secrètes ou de garde-manger ! L'odeur de l'huile fraîchement pressée dans laquelle on trempait le pain chaud en dégustant un thé à la menthe ! Je ne savais pas que ces souvenirs resteraient pour longtemps derrière moi et seraient éternellement associés à une époque heureuse et innocente ! Ma mère était triste je me souviens, elle pleurait, je ne comprenais pas pourquoi ! Qu'est-ce qui nous attendait là-bas ? Je pensais que la France était une grande maison... Le voyage a duré trois jours en voiture, une éternité... Je n'ai emmené aucun souvenir, il fallait partir

léger... et peut-être qu'arrivé là-bas nous repartirions, rien n'était certain. Je me souviens le jour où on est arrivés, c'était il n'y a pas si longtemps, c'était en février, il faisait froid ! On était tous très calmes... On est montés en silence bien disciplinés, sans aucun bruit au cinquième étage d'un HLM en pleine campagne... L'appartement était presque vide. Je regardais par le balcon, j'avais le vertige... J'y suis resté vingt-cinq ans, avec toujours la peur du vide... Depuis j'ai quitté ce bâtiment, je suis retourné à plusieurs reprises saluer les figuiers et les oliviers, eux n'ont pas bougé, solidement ancrés dans le sol aride ils vivent dignement ! Ils se souviennent de moi c'est sûr ! Je leur dois beaucoup ! Je pense souvent à eux ! »

Fouad Boussouf est danseur et chorégraphe. Avec sa compagnie Massala, créée en 2006, il présente aux Transversales "Nass (Les gens)".

# LA PHOTO



« Love and Revenge », le 14 avril © Celia Bommin

I/O Gazette n°79 — 18.03.2018  
La gazette des festivals — www.iogazette.fr  
Gratuit, ne peut être vendu.  
I/O — BESIDE, 177 rue du Temple, 75003 Paris  
SIRET 81473614600014  
Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu  
Directrice de la publication et rédactrice en chef  
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint  
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46  
Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon j.c.brianchon@iogazette.fr  
Conception de la maquette Gala Collette  
Ont contribué à ce numéro  
Julien Avril, Inès Coville, Mariane de Douhet, Daphné Liégeois, Ludmila Malinovsky, Audrey Santacrose  
Photo de couverture « Feels Like We Only Go Backwards » © Michael Goldrei, microsketch.com

## LE FAUX CHIFFRE

# 17%

C'est la probabilité que le lecteur de I/O ait déjà écouté du trip hop franco-tunisien avant l'édition 2018 des Transversales.

## L'HUMEUR

# « Ma nationalité, c'est le vol des oiseaux. »

Matéi Visniec

## L'AGENDA DES FESTIVALS

### 100 %

« Festival pluridisciplinaire foisonnant, 100 % conjugue tous les langages artistiques et propose, trois semaines durant, spectacles, installations, concerts, performances, ateliers et pour la troisième année consécutive, le spectaculaire plateau hip hop international "Golden Stage". »

La Villette, du 22 mars au 8 avril

### ON MARCHE

« Rassemblant plus qu'une vingtaine de projets artistiques, voici la 13<sup>e</sup> édition du festival international de danse contemporaine de Marrakech. Cette édition se déroulera notamment dans l'espace public, comme des cours intérieures et aux seuils des portes de la médina. »

Marrakech, du 18 mars au 24 mars

# REPORTAGES

## HAMMANA ARTIST HOUSE À BEYROUTH

— par Jean-Christophe Brianchon —

**Le hasard n'existe pas, et les artistes ont beau être des étoiles, il est besoin d'une conjonction d'éléments pour que celles-ci s'alignent devant nous sur les scènes du monde. C'est exactement de ce constat que sont partis le Collectif Kahraba et l'homme d'affaires Robert Eid. Et le résultat, c'est ce lieu : Hammana Artist House, une résidence nichée aux confins des montagnes libanaises.**

Parce que oui, de nos réalités françaises parfois troublées, il faut savoir reconnaître une chose : il existe malgré tout ici un circuit, certes imparfait mais tout de même, qui permet aux artistes – et encore plus à ceux qui ont la chance de bénéficier de l'intermittence – de créer dans un état de quiétude matérielle souvent enviable par rapport à ce qui peut être ailleurs. D'Abidjan, où j'écris ce papier, ce constat est encore plus frappant. Ce matin encore, les artistes du Masa, dont nous vous parlerons bientôt, le disaient tous : « Nous sommes des mendiants. » À Abidjan donc, mais au Liban aussi, où nous étions le mois dernier, la situation n'est pas évidente pour ceux qui habitent la mission de dire au monde l'état qui est le sien. De cet état des lieux, certains n'ont pour autant jamais fait une peine, et s'en sont emparés pour créer en 2007 le collectif libanais Kahraba, qui se vit en réseau d'artistes et dont la mission

est fondée sur le désir d'aller à la rencontre des publics, dans leurs espaces de vie. À ce réseau s'est ajoutée une autre tentative, en 2010, sans aucune aide publique ni soutien : le festival « Nous, la Lune et les voisins », qui chaque deux ans investit les marches de l'escalier Vendôme de Beyrouth pour proposer quatre jours durant aux habitants du quartier d'assister à des performances d'artistes nationaux. Alors, qui mieux que les membres de ce collectif, quand Robert Eid, un riche financier libanais, souhaitait investir une partie de sa fortune dans la fondation d'un lieu culturel à Hammana, ce petit village dont il est originaire, à une heure de Beyrouth ?

“

Montrer la voie des possibles

C'est en tout cas ce qu'a dû penser l'ambassade de France, laquelle a soufflé le nom des artistes au directeur de la Banque nationale d'Arabie saoudite. Partant de là, un projet alors : fonder ensemble une résidence d'artistes qui comble les manques de l'État, et permette aux artistes de créer sereinement. Le résultat ? C'est 1 000 mètres carrés qui viennent d'être inaugurés il y a quelques mois, dans lesquels les artistes peuvent aller et venir pour créer selon un processus de candidature

spontanée, mais aussi un lieu de vie, toujours au service du public. La démarche, encore en rodage malgré le financement important apporté par Robert Eid, pourrait ainsi faire double jeu et apporter deux choses inconnues jusqu'alors au Liban : un espace de résidence au service des artistes en phase de création, mais aussi un espace culturel doté d'une programmation à l'année. Cela va être long, bien entendu, tant la création de ce lieu a permis de mettre au jour la difficulté de trouver au Liban des interlocuteurs au fait de ce qu'exigent les pratiques artistiques, mais l'idée permet de penser et d'avancer en montrant les possibles, malgré tout. Si d'aventure il vous arrivait de passer par là, n'hésitez donc pas, car au-delà de ce geste, sur ces montagnes situées à 40 kilomètres à peine de la frontière syrienne, résonne aujourd'hui chaque jour le bruit de l'histoire du monde... Et si c'est un peu loin pour vous, reste alors une possibilité avec Les Transversales de voir le travail du collectif désormais à la tête de cette belle maison, puisqu'ils y présentent deux de leurs spectacles : « Paysage de nos larmes » et « Géologie d'une fable ».

« Paysage de nos larmes », le 10 avril  
« Géologie d'une fable », le 11 avril

## LES TANDEMS DU FESTIVAL EN ACTE(S)

— par Inès Coville —

**Un plateau monté sur des tréteaux, deux projecteurs sur scène, une scénographie minimale, c'est dans une petite salle du TNP qu'a eu lieu la 4<sup>e</sup> édition du festival En Acte(s), dédié à l'écriture dramatique contemporaine. Maxime Mansion porte cette édition réussie dans un esprit d'ouverture, d'exigence et de convivialité.**

La règle était la suivante : une commande est passée à un.e auteur.e qui a deux à trois mois d'écriture, puis un.e metteur.e en scène travaille sur le texte avec une équipe de comédiens pour une durée de douze jours maximum. La première semaine du festival a ainsi vu la création de cinq spectacles durant une heure environ. Une intégrale était proposée le samedi avec « Ouvreuse », de Julie Ménard, « Les Morts intranquilles », d'Aristide Tarnagda, « Chez nous », de Théophile Dubus, « Irrépressible », de Kevin Keiss, et « Un coin tranquille », de Thibault Fayner. Les spectacles présentés révèlent de façon touchante les inquiétudes de la jeunesse : difficultés à se définir, à entrer dans le monde adulte, à s'intégrer dans une réalité économiste capitaliste, quête de sens et d'amour ; il est question de drames affectifs et de blessures collectives sous le regard de personnages tantôt fragiles, tantôt combattifs, toujours avec une sensibilité à fleur

de peau. Dans « Un coin tranquille », Thibault Fayner dresse des portraits d'une grande finesse de différents personnages que l'on découvre reliés de près ou de loin par le départ d'une grand-mère atteinte d'Alzheimer. Son écriture se fait l'écho de la fragilité de la vie, des désirs et du temps qui passe. Les pièces « Ouvreuse » et « Irrépressible » se répondent quant à elles de façon étonnante : elles s'articulent toutes deux sur des personnages féminins de forte trempe et piétinent avec délice la figure de la jeune première. L'ouvreuse de Julie Ménard, frappée par la misère dans la rue, décide d'ouvrir un squat pour les plus démunis, tentant ainsi de redonner sens à sa vie chaotique, sur le plan tant matériel qu'affectif. Et dans « Irrépressible », c'est l'histoire d'une rupture brutale vécue par une jeune femme qui finit sa thèse de pharmacie où l'amour finit, contre toute attente, par triompher du repli sur soi et des différences sociales.

“

Faire entendre les voix de jeunes auteur.e.s

« Chez nous » est une proposition plus formelle et clownesque sur la guerre, les angoisses souterraines où les comédiens sont des pantins enfermés dans les conventions sociales et incapables de parler de ce

qui les préoccupe véritablement. Au milieu de ce programme français, la proposition du dramaturge burkinabé Aristide Tarnagda dénote : le rapport au politique n'est pas le même. Son écriture, plus shakespearienne, est hantée par la figure des grands hommes : le journaliste Thomas Sankara apparaît ainsi comme une figure absolue de la lutte anticoloniale et de la défense des libertés. Le festival En Acte(s) prouve ainsi que l'on peut toucher juste avec des moyens légers. À l'heure où ce sont surtout des metteur.e.s en scène que l'on entend parler, il remet également la figure de l'auteur.e au centre du processus dramatique. C'est à ce titre un des rares festivals français avec La Mousson d'été (organisé par le théâtre La Manufacture de Nancy), qui s'attache à faire entendre les voix de jeunes auteur.e.s à travers la mise en place de tandems entre les auteur.e.s et les metteur.e.s en scène.

Festival En Acte(s)  
TNP (Villeurbanne), du 27 février au 17 mars

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR,

ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE NOS



la  illette

ABONNEZ-VOUS  !

Théâtre  
de la  
Ville  
PARIS

HORS LES MURS



# DIMITRIS PAPAIOANNOU

*The Great Tamer* DANSE

20 → 23.03.2018

01 42 74 22 77 • 01 40 03 75 75

[theatredelaville-paris.com](http://theatredelaville-paris.com)

[lavillette.com](http://lavillette.com) • [#TheGreatTamer](https://twitter.com/TheGreatTamer)

« Le chorégraphe a saisi  
Avignon aux tripes avec  
The Great Tamer. »

Le Monde

« Une création onirique...  
D'une beauté suffocante. »

Libération

Le Monde

Inrockuptibles

Mouvement  
magazine culturel interdisciplinaire



ABONNEZ-VOUS À TOUTES LES DANSES ! NICOLA GUNN • KOEN A GUSTIJNEN / ROSALBA TORRES GUERRERO • MARION MOTIN • CLOUD GATE DANCE THEATRE OF TAIWAN • ISRAEL GALVÁN • THÉO MERCIER & FRANÇOIS CHAIGNAUD • REGGIE (REGG ROC) GRAY & PETER SELLARS • RADHOUANE EL MEDDEB • DELAVALLET BIDIEFONO • ANGELIN PRELJOCAJ